

Lettre d'amour écrite  
dans un immeuble en feu  
Œuvres poétiques posthumes (1976-1978),  
derniers poèmes et textes inédits

Titres originaux :

*45 Mercy Street* (1976)

*Words for Dr. Y.* (1978)

From *The Complete Poems*:

“Admonitions to a Special Person” (March 24, 1974)

“In Excelsis” (April 1, 1974)

“Uses” (May 1, 1974)

“As It Was Written” (August 4, 1974)

“Lessons in Hunger” (August 7, 1974)

“Love Letter Written in a Burning Building” (September 27, 1974)

From *Christian Science Monitor* (1958-1959):

“Winter Colony,” “These Three Kings,” “In Your Freshman Year,” “Argument in the Gallery,” “Feeling the Grass”

© 1981 by Linda Gray Sexton and Loring Conant, Jr.

© 1958, 1959 by Linda Gray Sexton

This edition is published by arrangement with Sterling Lord Literistic, Inc.  
and Agence Eliane Benisti

© 2026, *des femmes*-Antoinette Fouque

pour la traduction française

87 boulevard du Montparnasse, 75006 Paris

[www.desfemmes.fr](http://www.desfemmes.fr)

ISBN: 978-2-7210-1496-2

EAN: 9782721014962

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Anne Sexton

Lettre d'amour écrite  
dans un immeuble en feu  
Œuvres poétiques posthumes (1976-1978),  
derniers poèmes et textes inédits

Avant-propos de Linda Gray Sexton

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Sabine Huynh

*des femmes*  
Antoinette Fouque



45, RUE DE LA MISÉRICORDE

(1976)

*À Barbara et à la maison délabrée  
qu'elle rebâtit malgré le fait qu'elle  
soit tombée sur sa plage privée.*



AVANT-PROPOS  
DE LINDA GRAY SEXTON

La voix d'Anne Sexton n'a jamais cessé de résonner après sa mort. Elle a laissé deux manuscrits inédits : *45, rue de la Miséricorde*, et un classeur sans titre rempli de nouveaux poèmes. Bien qu'elle considérait que le premier manuscrit était « terminé », elle y apportait encore des retouches peu avant sa mort. En juin 1974, elle a écrit à son agent littéraire : « En fait, j'ai fini d'écrire un autre livre, *45, rue de la Miséricorde*, mais je suis ravie qu'il reste encore du temps pour que je remanie, réécrive ou supprime des poèmes. » D'ordinaire, Anne Sexton remaniait inlassablement ses poèmes, au point qu'elle modifiait encore des vers alors que le manuscrit « terminé » se trouvait en phase de préparation d'épreuves chez l'éditeur. Bien qu'elle fût souvent intransigente – s'accrochant ferme à des éléments qu'elle jugeait importants –, elle savait aussi se servir des critiques à bon escient. Observant et enregistrant leurs réactions, elle comptait fortement sur ses éditeurs, ses amis et ses camarades

poètes. Il en a été ainsi pour *45, rue de la Miséricorde*, même si elle n'a finalement pas eu assez de temps pour l'étape de perfectionnement.

*45, rue de la Miséricorde* révèle la maturité poétique d'Anne Sexton et les événements majeurs de sa vie de 1971 à 1974. Le manuscrit a fait l'objet d'un travail éditorial, mais celui-ci a entraîné peu de changements. Toutes les personnes impliquées dans la réalisation du livre étaient d'accord pour que le texte de base soit préservé autant que possible. En tant qu'exécutrice testamentaire littéraire, j'ai modifié l'emplacement de quelques poèmes. Elle avait commencé à leur trouver un ordre, mais elle n'a pas eu le temps de finir. Sa tentative de classement s'est avérée déroutante. L'ordre nouveau permet aux poèmes de montrer une progression claire de pensées et d'émotion. La première partie a aussi changé de titre et je suis reconnaissante à Lois Ames pour l'aide précieuse qu'elle m'a apportée pour la rédaction de la définition du mot « hégire », mise en exergue.

Préparer *45, rue de la Miséricorde* pour l'éditeur signifiait s'évertuer à déchiffrer l'écriture manuscrite d'Anne Sexton, ces cicatrices noires et tordues qu'elle appelait elle-même « un griffonnage atroce ». À certains endroits, d'autres mots auraient peut-être pu être lus, mais à part ces quelques incertitudes, rien n'a été modifié dans les poèmes mêmes. Chaque vers figure ici exactement comme elle l'a écrit. Toutefois, certains poèmes ont dû être omis, à cause de leur contenu trop intime et parce que leur publication aurait chagriné les personnes concernées qui sont encore en vie. Comme elle l'a elle-même dit en février 1974, « une partie de *45, rue de la Miséricorde* est encore trop personnelle pour être publiée pour le moment ». Le manuscrit complet, avec les poèmes

## AVANT-PROPOS DE L'ÉDITRICE

dans leur ordre originel, ainsi que les brouillons d'Anne Sexton, ses documents privés et sa correspondance, constituent le fonds des *Archives Anne Sexton*, conservées actuellement à l'Université de Boston.

Je remercie toutes les personnes qui m'ont soutenue durant cette initiation troublante et parfois douloureuse à « ce travail des mots ».

Linda Gray Sexton  
éditrice du recueil *45, rue de la Miséricorde*  
*Septembre 1975*



I.

COMMENCER L'HÉGIRE

*hégire* [é· jir], substantif féminin. Un voyage, notamment lorsqu'il est entrepris pour échapper à un environnement indésirable ou dangereux, ou pour atteindre une destination hautement désirable.

45, RUE DE LA MISÉRICORDE

Dans mon rêve,  
perforant entièrement  
ma moelle osseuse,  
mon vrai rêve,  
j'arpente Beacon Hill  
à la recherche d'une plaque de rue –  
à savoir la RUE DE LA MISÉRICORDE.  
Pas là.

J'essaie du côté de Back Bay.  
Pas là.  
Pas là.  
Et pourtant je connais l'adresse.  
45, rue de la Miséricorde.  
Et je connais le vitrail  
du vestibule,  
les trois étages de la maison  
avec son parquet.  
Je connais les meubles et  
la mère, la grand-mère, l'arrière-grand-mère,  
les domestiques.  
Je connais l'armoire de Spode,  
la barque à glaçons, en argent massif,  
où attendent les cubes de beurre,  
pareils à des dents de géant,  
sur la grande table en acajou.  
Je la connais bien.  
Pas là.

Où es-tu passée ?  
45, rue de la Miséricorde,  
et la bisaïeule  
agenouillée, dans son corset à baleines,  
prie à voix basse mais avec ferveur  
devant le lavabo  
à cinq heures du matin,  
sommolant dans son fauteuil à bascule branlant  
à midi,  
et grand-père siestant dans le débarras,  
grand-mère sonnait la servante du rez-de-chaussée,

et Nana berçant Maman avec une fleur gigantesque  
sur son front pour couvrir la boucle  
de quand elle était bonne et de quand elle était...  
Et où elle fut engendrée,  
et dans une génération,  
la troisième qu'elle aura engendrée, moi,  
avec la semence de l'étranger s'épanouissant  
dans une fleur appelée *Hideuse*.

Je marche, portant une robe jaune,  
une pochette blanche débordant de cigarettes,  
assez de pilules, mon portefeuille, mes clefs,  
et âgée de vingt-huit ans, ou serait-ce de quarante-cinq ?  
Je marche. Je marche.  
J'éclaire les noms des rues avec des allumettes  
car il fait noir,  
aussi noir que le cuir des morts,  
et j'ai perdu ma Ford verte,  
ma maison en banlieue,  
deux jeunes enfants  
aspirés comme du pollen par l'abeille en moi,  
et un mari  
qui s'est frotté les yeux  
pour ne pas voir mes tripes,  
et je marche et je regarde,  
et ceci n'est pas un rêve,  
juste ma vie huileuse,  
où les gens sont des alibis,  
et la rue est éternellement  
introuvable.

Ferme les persiennes –  
je m'en moque !  
Verrouille la porte, miséricorde,  
efface le numéro,  
arrache la plaque de ma rue,  
qu'est-ce que ça peut faire ?  
Qu'est-ce que ça peut lui faire à cet avare  
qui veut posséder le passé  
emporté par un bateau mort  
et m'a laissée avec seulement du papier ?

Pas là.

J'ouvre ma pochette,  
comme une femme le ferait,  
des poissons y nagent,  
entre les dollars et le rouge à lèvres.  
Je les sors de là,  
un par un,  
et les balance sur les plaques de rue,  
et je jette mon sac à main  
dans le fleuve Charles.  
Puis je réalise mon rêve  
et je fais claquer contre le mur en ciment  
du calendrier maladroit  
dans lequel je vis  
mon existence  
et ses carnets  
hissés hors de là.

## PARLER AUX MOUTONS

Ma vie  
a comparu dévêtue devant le tribunal,  
chaque détail,  
témoin aux os de mort après témoin aux os de mort,  
et le verdict m'a couverte de honte  
et l'on m'a coupé les vivres  
et légué les entrailles d'un chat.  
Néanmoins je suis allée  
voir les prêtres invisibles,  
pour me confesser, me confesser,  
à travers la grille de l'enfer  
et ils m'ont aspergée dans cette cabine téléphonique.

Puis j'ai accosté des poivrots,  
les épaves de la région,  
je les ai convaincus dans les latrines de mes détails.  
Oui. C'était de l'ordre de la compulsion,  
mais je l'ai nié, j'ai appelé cela fiction,  
puis la populace a hurlé : *Moi aussi, moi aussi !*  
et j'ai avalé cela comme mon destin.

Désormais,  
d'âge moyen,  
j'ai bien conscience  
que je continue à faire des statues  
de mes actes, à les sculpter avec mon sommeil –  
ou si ce n'est pas ma vie que je dépeins  
alors c'est celle de quelqu'un d'assez proche pour porter mon nez –

Mon nez, mon nez de patricienne,  
qui me renifle ou suit les leurs dans la rue.

Pourtant, il y a cinq siècles cela avait déjà une odeur bizarre,  
la confession, la confession,  
et l'on pensait que ton diable leur crevait les yeux  
et tous les yeux avaient vu (trop vu, vraiment trop !).  
C'était la preuve que tu étais une aiguille  
à enfoncer dans leurs pupilles.  
Et le seul remède à de tels aveux entendus  
était de s'asseoir dans un bain froid pendant six jours,  
un bain plein de sangsues, aspirant ton sang  
dans lequel les confesseurs avaient chauffé le diable en eux,  
les hantant de leur folie.

C'était sage, ont dit les médecins sages,  
sage de bêler et de sourire sous ta capuche de mongole,  
tandis que tu t'occupais juste de tes moutons.  
Ou encore de coudre tes lèvres ensemble  
et de ne laisser échapper ni mot ni pierre inerte.

Moi aussi j'ai mon silence  
quand j'entre dans une autre pièce,  
et non seulement je suis aveugle,  
mais la parole me quitte  
et je la dis morte,  
bien que le souffle soit correct.  
Peut-être est-ce le cri d'un mouton ?  
Je crois que je dois apprendre le bêlement  
des béats, tandis que mon esprit  
plonge dans le bariolage

des voix bondées,  
des appels à l'aide, *Mes seins sont loin de moi.*  
Le travesti qui ne cesse de me murmurer :  
*Mes jambes disparaissent.*  
Ma mère, sa voix comme de l'eau,  
en train de dire : *On m'enlève des poissons.*  
Mon père,  
sa voix balancée dans un cigare :  
*Une bille de sang entre en roulant dans mon cœur.*  
Ma grand-tante,  
sa voix,  
balancée dans un enfant perdu à la foire aux monstres :  
*Je suis l'avaleuse de feu*  
*mais retourne-moi dans le lit*  
*et je suis la grosse dame.*

Oui ! Quand mon esprit joue à être simple d'esprit,  
joue à être la femme morte sous le néon,  
je dois me rappeler de dire  
*Bêê*  
à la brebis galeuse que je suis.

*Bêê. Bêê. Bêê.*

## LES POUPÉES DÉCHUES

Des poupées  
par milliers  
tombent du ciel,  
apeurée les yeux levés  
je me demande qui en voudra.  
Les feuilles, coupelles vertes ?  
Les étangs, verres à pied évasés, qui les avaleront ?  
Les toits des immeubles, qui défonceront leurs entrailles  
et les laisseront là, noires de suie ?  
Les autoroutes et leur peau d'asphalte  
où elles finiront écrasées comme de vulgaires rongeurs ?  
Les océans, contents d'étourdir les poissons ?  
Les clôtures électriques qui leur grilleront les cheveux ?  
Les champs de maïs où elles giseront à jamais ?  
Les parcs nationaux, où, des siècles plus tard  
on les trouvera fossilisées ?

Je tends les bras  
j'en attrape  
une  
deux  
trois... dix en tout  
je vais et viens en courant comme une joueuse de badminton  
j'attrape les poupées, les bébés avec qui je m'entraîne,  
mais certaines s'écrasent sur le toit  
et je rêve éveillée, je rêve de poupées déchues  
sans berceaux, couvertures, combinaisons,  
des poupées avec de vrais pieds.  
Pourquoi n'y a-t-il pas de mère ?

Pourquoi ces poupées tombent-elles du ciel ?  
Y a-t-il eu un père ?  
Les planètes ont-elles coupé leurs mailles  
et laissé tomber notre enfance ?  
Peut-être sommes-nous ces poupées  
nées mais jamais nourries ?

LA BALANÇOIRE MONÉTAIRE

*D'après « Retour à Babylone », de F. Scott Fitzgerald*

Mère, Père,  
j'ai dans les mains ce cliché de vous,  
pris, il est dit au dos, en 1929  
à bord de la yole.  
Mère, Père,  
si jeunes, si séduisants, si fringants,  
ressemblant tellement à Zelda et à Scott  
avec les cocktails et les cigarettes et les turbans  
et les pantalons de créateurs et les permanentes  
et tout ce pognon,  
que me diriez-vous si vous me voyiez maintenant,  
suant à mon bureau en 1971 ?

Je sais que les glaçons dans vos boissons sont séniles.  
Je sais que vos sourires vont enflammer un furoncle.  
Vous savez seulement que vous êtes au sommet,  
oscillant comme des enfants sur la balançoire monétaire  
d'avant en arrière, de plus en plus haut,  
jusqu'à ce que même New York semble tout petit en bas.  
Vous savez que quand l'hiver viendra  
et que la neige viendra,  
ce ne sera pas de la vraie neige.  
Si vous ne voulez pas qu'il neige  
il vous suffit de déboursier de l'argent.